

— Je t'y attendrai ! dit Léon, dont le visage était pâle et qui tremblait de tous ses membres.

Et Léon ne songea point à courir chez M. de Kergaz et à lui faire part des révélations de Colar ; démarche toute naturelle cependant, et qui semblait lui devoir être impérieusement dictée par le respect et la confiance qu'il avait pour Armand.

Mais Léon était trop ému pour songer à autre chose qu'à Cerise.

A Cerise, que Colar avait rencontrée avec un jeune homme dans une voiture fermée. Et l'honnête ouvrier, en songeant à tout cela, crispait ses poings et se sentait de force à assassiner un géant.

Colar partit. L'heure que dura son absence parut mortelle à Léon ; ce fut une heure d'angoisse et d'attente.

Cependant, la pensée lui vint de prévenir Armand par un mot, et il lui écrivit au crayon ces deux lignes :

“ Monsieur le comte,

“ Un ouvrier de mon atelier a vu Cerise à Bougival ; je pars avec lui pour la chercher.”

Et Léon sortit sur le pas de la porte pour appeler un commissionnaire et lui donner sa lettre à porter.

Un homme en blouse passait en ce moment, fredonnant entre ses dents.

— Guignon ! dit Léon qui reconnut son ami.

— Moi-même, répondit l'ouvrier. Tu es donc par ici ?

Guignon connaissait le malheur qui frappait son ami ; il avait reçu la confidence de son désespoir, de ses vaines recherches et de cette mystérieuse alliance qu'il avait faite avec M. de Kergaz.

— On a vu Cerise, lui dit-il vivement.

— On l'a vue ? où ça ?

— A Bougival, mon ami.

— Qui l'a vue ?

— Colar.

Ce nom de Colar produisit une impression d'étrange dégoût sur Guignon.

— Méfie-toi ! dit-il. Colar m'a l'air d'une canaille.

— Tu as tort, c'est un bon enfant.

— Possible ! mais je crois à ce que je dis : il n'a pas l'œil franc.

— C'est égal, dit Léon, je vais aller avec lui à Bougival ; nous chercherons ensemble.

— Quand y vais-tu ?

— Je l'attends ici pour partir. Tiens ! puisque te voilà, veux-tu me porter une lettre au comte, rue Culture ?

— Avec plaisir, mon vieux.

— Je le préviens que je vais avec Colar à la recherche de Cerise.

Guignon fronça le sourcil.

— Veux-tu que je te donne un conseil ?

— Parle, dit Léon.

— Eh bien ! ne va pas avec Colar.

— Mais il a vu Cerise ?

— C'est possible. Mais cependant...

— Tu es bête, dit l'ouvrier. Colar est un honnête garçon qui est mon ami vrai.

— C'est possible encore, grommela Guignon, mais j'ai mes idées, moi.

Et Guignon prit la main de l'ébéniste et ajouta :

— Moi aussi, je suis ton ami.

— Je le sais, répondit Léon.

— Et bien ! si je te demande de faire quelque chose pour moi, le feras-tu ?

— Oui. De quoi s'agit-il ?

— Coar t'a donné rendez-vous ici ?

— Oui, dans une heure. Il avait affaire.

— Lui as-tu dit que tu allais écrire à M. le comte ?

— Non, dit Léon Rolland.

— Et bien ! promets-moi de ne pas le lui dire,acheva Guignon en mettant le testament la lettre dans sa poche. J'ai mon idée.

— Soit, dit Léon, je ne lui en parlerai pas. Mais à quoi bon ?

— J'ai dans l'idée, murmura Guignon, que cela te portera bonheur.

Et il serra la main du l'ébéniste et s'en alla en courant rue Culture-Sainte-Catherine, à l'hôtel Kergaz.

Armand s'apprêtait à sortir.

Guignon lui remit la lettre de Rolland ; il la parcourut et parut étonné.

— Qu'est-ce que ce Colar ? demanda-t-il.

— Léon le croit un bon diable, répondit Guignon, mais moi je suis bien sûr que c'est une canaille.

— Oh ! oh ! pensa M. de Kergaz, à qui vint un soupçon ; serions-nous prévenus et serait-ce un piège ?

Il envoya chercher un fiacre, car c'était à ce véhicule qu'il comte avait recouru lorsqu'il voulait garder l'incognito ; il y fit monter Guignon avec lui et lui dit :

— Allons rue de la-Lune ; je veux voir de près cet homme.

Guignon avait couru pour aller chez le comte de Kergaz ; celui-ci était parti sur-le-champ, et cependant ils arrivèrent trop tard.

Déjà Léon et Colar avaient quitté le petit café.

Colar, en se séparant de l'ébéniste, était allé dans la rue Saint-Denis, à l'angle de la rue Guérin-Boisseau, l'un des plus fangeuses de Paris, et il avait sifflé d'une façon particulière.

Au coup de sifflet, une fenêtre s'était ouverte au quatrième étage, puis refermée après avoir laissé tomber ces mots :

— On y va !

Et en effet un homme était descendu dans la rue, et avait salué Colar avec le respect d'un soldat pour son capitaine.

Cet homme n'était autre que le saltimbanque Nicolo, encore vêtu de ses habits de trétaux, et coiffé d'un kolback surmonté d'une immense plume jaune.

— Allons ! lui dit Colar, il ne faut pas flâner aujourd'hui... Va me quitter tout ça, et habille-toi comme tout le monde.

— Nous avons donc de la besogne ?

— Oui, c'est pour ce soir...

— Ah ! j'y suis, le grand dadais du restaurant de Belleville, celui qui faisait le panier à trois anses avec toutes ces femmes ?

— C'est celui-là même.

— Eh bien ? demanda Nicolo.

— Mais, dit froidement Colar, je serais assez d'avis de le noyer... C'est une mort comme une autre, et puis ça ne fait pas de bruit. Et comme notre homme est au désespoir, on croira qu'il s'est suicidé.

— Bonne affaire ! dit Nicolo, si le capitaine y met le prix.

— Vingt-cinq louis, dit Colar.

— Mettez quelque chose de plus, murmura humblement Nicolo, et je l'étrangle avant de le noyer : il ne souffrira pas.

Colar haussa les épaules :

— Cela m'est bien égal ! dit-il.

Nicolo remonta chez lui et redescendit, quelques minutes après, complètement métamorphosé des saltimbanque en paysan des environs de Paris : blouse bleue un peu longue, sabots garnis de puille, casquette ronde sans visière, et grosse chemise de toile rousse.

Colar, qui était un peu fier, bien qu'il fût vêtu avec une élégance de mauvais goût, pris le bras de Nicolo, et ils remontèrent la rue Saint-Denis à petits pas, causant à voix basse, et, un peu avant d'arriver à la rue de la-Lune, ils se séparèrent.

Nicolo gagna le boulevard ; Colar rejoignit Léon au petit café.

L'ébéniste, surtout depuis le départ de Guignon, avait compté les minutes avec la plus vive impatience.

Six heures sonnaient au moment où Colar entra.

— Allons, dit celui-ci, dépêchons-nous. Il fera nuit comme